



## Archives de sciences sociales des religions

148 | octobre-décembre 2009  
Bulletin Bibliographique

---

### Bénédicte SÈRE, Penser l'amitié au Moyen Âge. Étude historique des commentaires sur les livres VIII et IX de l'Éthique à Nicomaque (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)

Turnhout, Brepols, 2007, 486 p.

Alain Mahé

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/21187>  
ISSN : 1777-5825

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2009  
Pagination : 75-342  
ISBN : 978-2-7132-2218-4  
ISSN : 0335-5985

#### Référence électronique

Alain Mahé, « Bénédicte SÈRE, Penser l'amitié au Moyen Âge. Étude historique des commentaires sur les livres VIII et IX de l'Éthique à Nicomaque (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 148 | octobre-décembre 2009, document 148-122, mis en ligne le 03 juin 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/21187>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Bénédicte SÈRE, Penser l'amitié au Moyen Âge. Étude historique des commentaires sur les livres VIII et IX de l'Éthique à Nicomaque (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)

Turnhout, Brepols, 2007, 486 p.

Alain Mahé

---

## RÉFÉRENCE

Bénédicte SÈRE, Penser l'amitié au Moyen Âge. Étude historique des commentaires sur les livres VIII et IX de l'Éthique à Nicomaque (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)

- 1 Durant le Moyen Âge européen, les commentaires de l'*Éthique à Nicomaque* sont le lieu où un discours sur l'amitié s'est élaboré. Dans cette perspective, Bénédicte Sère analyse un corpus de vingt-neuf de ces commentaires dont la plupart sont inédits. Trois d'entre eux seulement ont déjà fait l'objet d'éditions critiques (ceux d'Albert le Grand, de Thomas d'Aquin ainsi que la traduction glosée de Nicole Oresme éditée par Albert – et non Alfred – Douglas Menut). L'un des intérêts du livre – mais il y en a beaucoup d'autres – est précisément de faire connaître – y compris par des traductions originales d'extraits de leurs œuvres – des auteurs inconnus des non-spécialistes. Seule l'anthologie de textes philosophiques patristiques, médiévaux et renaissants de Jacques Follon et James Mc Evoy, *Sagesses de l'amitié*, leur permettait jusqu'alors de se faire une idée de l'ampleur de la littérature philosophique médiévale consacrée à l'amitié. Outre l'inventaire méthodique du corpus, soulignons également la richesse et le caractère sélectif d'une bibliographie polyglotte. Au plan de la méthode, l'intérêt et la difficulté de l'analyse de ces commentaires résidaient évidemment dans leur répétitivité. D'où la nécessité, déjà

soulignée par C.B. Schmitt dans son essai sur *Aristote et la Renaissance*, de s'attacher au moindre écart pour pouvoir analyser le fonctionnement à chaque fois différent de chaque commentaire. C'est un pari tenu tout au long des quatre cents pages où l'auteur parvient à maintenir aussi vifs l'attention et le plaisir de son lecteur.

- 2 Malgré l'aridité et la technicité de ces commentaires – qu'elle présente avec clarté et concision tout en restituant leur foisonnement – Bénédicte Sère n'en reste pas à une classique histoire des idées – à la critique de laquelle la sémantique des temps historiques de Reinhart Koselleck aurait pu fournir ici des arguments. C'est ainsi que les principaux rebondissements doctrinaux qui jalonnent les lectures successives de *l'Éthique à Nicomaque* sont mis en rapport avec leur contexte d'élaboration. Contexte doctrinal d'abord, lié aux débats de l'heure et aux positions des protagonistes, contexte très prosaïque ensuite, lié au dispositif institutionnel dans lequel travaillent les commentateurs (avec, notamment, le cloisonnement disciplinaire entre philosophie et théologie institué par les statuts universitaires sanctionnés par des interdictions d'enseigner tels ou tels auteurs et matières). Un regret toutefois, à la hauteur de la richesse des matériaux présentés et analysés, au sujet du peu de place accordée à l'analyse des positions adoptées par l'Église – notamment aux divergences entre les positions conciliaires et celles de la papauté en 1311/1312 puis 1414/1445.
- 3 Il convient de souligner ici la façon admirable dont l'auteur analyse les moindres écarts interprétatifs entre les commentateurs ; la diversité des types de relations, de partenaires et de situations qu'ils envisagent pour mettre à l'épreuve le système de *l'Éthique*, le développer ; tester leurs propres hypothèses tout en évitant les ornières des cadres interprétatifs accrédités par les autorités ecclésiastiques – la « gangue » théologique (p. 270) et le modèle de la *caritas* – et sanctionnés par les statuts de l'université où ils dispensent leur enseignement. Tout cela témoigne amplement de l'inventivité des commentateurs, de l'ampleur et de la fécondité de leur travail interprétatif. Cela nous permet aussi de mesurer l'injustice de la disqualification dont a été l'objet la scolastique à la Renaissance ainsi que la paresse et l'emprise de l'idéologie progressiste qui a ensuite conduit à ne pas remettre en cause le « paradigme pétrarquien » (p. 20) de dénigrement à l'origine de l'invention d'un Moyen Âge grossier et obscurantiste.
- 4 Souvent, dans divers contextes et toutes disciplines confondues, des auteurs parlent de phénoménologie pour souligner la grande qualité et précision d'une description. Malheureusement le mot fonctionne souvent comme une étiquette qui permet de se dispenser d'examiner de plus près en quoi consistent exactement ces descriptions. Si B. Sère n'est donc pas la première à invoquer la phénoménologie, elle donne néanmoins beaucoup d'éléments – qu'elle exploite insuffisamment – pour renouveler la réflexion sur la méthodologie du commentaire à partir de ce qu'on pourrait appeler, de façon paradoxale, une « casuistique imaginaire ». De fait, ses analyses permettent de comprendre que l'inventivité des commentateurs, lorsqu'ils pensent une très grande diversité de relations sociales, ne procède pas seulement de l'application d'une méthode et moins encore du respect d'une tradition – méthode et tradition auxquelles on réduit encore spontanément la scolastique. Certes, et l'auteure le montre de façon remarquable, le débat est étroitement balisé et toutes leurs lectures se répondent, obéissent à des schèmes et s'inscrivent dans des cadres. Malgré cela, la casuistique imaginaire des droits, devoirs et limites de l'amitié ne se laisse pas enfermer dans l'horizon de la théologie, de la philosophie ou du droit tout en faisant son miel de toutes ses disciplines. Ce sont aussi les ressources de son imagination et ses réserves d'expériences personnelles que mobilise le

commentateur pour faire une œuvre originale ou défendre une position. En outre, en tant que l'amitié – comme question philosophique – nous interdit de séparer le social du moral, elle a cette particularité de mettre à nu les ressorts moraux des partis pris théoriques. Ce n'est pas le moindre compliment qu'on doit faire à l'auteur d'avoir su le montrer à de nombreuses reprises. Ainsi, par exemple, à propos de ce problème classique posé dans *l'Éthique à Nicomaque*, à savoir si on doit souhaiter le plus grand bien pour son ami. Attendu que le plus grand bien qu'on pourrait lui souhaiter (devenir un immortel, un dieu, un roi, etc.) l'élèverait à une condition tellement éloignée de la nôtre que la réciprocité et la convivialité entre nous ne seraient plus possibles et donc l'amitié non plus. B. Sère montre que la réponse à cette question est liée à la position de l'auteur dans la querelle des universaux. À savoir, *qu'est-ce qui est véritablement, l'Amitié ou l'ami ?* En ce sens, serait-il absurde d'envisager ce que la position épistémologique originale de Buridan et sa réflexion sur la valeur propre de l'expérience doivent à un choix moral ? Après tout *in dulcedine societatis quaerere veritatem*.

- 5 Aristote avait pondéré la vocation égalisatrice de l'amitié en introduisant l'idée qu'entre amis la réciprocité des échanges doit être proportionnelle à la vertu propre de chacun d'eux. Moyennant certaines limites – comme celle qui consiste à renoncer à souhaiter le plus grand bien à son ami de façon à préserver la relation d'amitié avec lui – l'amitié devenait ainsi possible – pensable plutôt ! – même dans le cadre d'un rapport asymétrique. Compte tenu que cette asymétrie était alors presque uniquement envisagée sous l'angle de l'inégale dignité en vertu des amis, la solution n'était pas trop difficile à concevoir. Il en alla autrement dans la société d'ordre et de statuts hiérarchisés de l'Europe médiévale. Car, alors, les efforts des commentateurs pour y acclimater *l'amicitia* aristotélicienne ne tenaient pas seulement à des contraintes doctrinales (longuement et finement analysées par l'auteur à propos de la prééminence de la *caritas* comme valeur théologique absolue) mais également à des contraintes politiques concrètes autrement dirimantes.
- 6 Il est pourtant un aspect que B. Sère semble avoir quelque peu négligé et qui permettrait de comparer les solutions antiques et médiévales au regard de leur façon d'affronter la vocation égalisatrice de l'amitié. Il s'agit de la magnanimité et de l'excellence qui, de fait, et tant dans l'antiquité gréco-romaine que durant la période médiévale de l'Europe, étaient contradictoires avec le principe de réciprocité inscrit au cœur de l'amitié.
- 7 De sorte que l'efficacité et le succès de la solution thomiste, par exemple, ne procédèrent pas seulement d'une christianisation réussie de *l'amicitia* aristotélicienne. Ou alors, il faut envisager que cette christianisation, en déplaçant le problème des relations entre les hommes aux relations entre Dieu et les hommes, ne surmontait l'aporie de la vocation égalisatrice de l'amitié qu'en disqualifiant les valeurs de l'honneur mondain sur lequel reposaient les idées et les pratiques de la noblesse et, par là, une grande partie de la société médiévale. Ce qui nous conduit à nous interroger sur les effets de ces constructions doctrinales sur le cours ordinaire des choses. Autrement dit, et même si les sources manquent, on ne saurait éviter de se poser la question de savoir ce que les gens ont réellement fait des formidables solutions spéculatives élaborées par les commentateurs de *l'Éthique à Nicomaque*.
- 8 Certes, l'essai de B. Sère s'arrête au seuil du monde moderne, juste avant l'essor de la philosophie politique. Philosophie politique qui, précisément, se désintéresse progressivement de la question de l'amitié qu'elle abandonne alors à la théologie et à la poésie. Il en résulta ce que l'on déplore encore : le tarissement de la réflexion sur la

vocation politique de l'amitié. Pourtant, comment ne pas relier ce que nous dit B. Sère de la façon dont les théologiens se sont employés à annuler les effets subversifs de l'amitié sur leurs constructions doctrinales – la nécessité pour eux de dissoudre *l'amicitia* aristotélicienne dans la *caritas* chrétienne ou, pour le moins, de l'y subordonner – avec les efforts symétriques déployés, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, par la philosophie politique soucieuse des rapports entre l'individu et l'État. C'est que, dans les deux cas, les liens et les réseaux horizontaux de l'amitié menacent ceux, verticaux, entre Dieu et l'homme ou entre l'État et le sujet/citoyen. Il est évident que, sous ce rapport, les diverses solutions que nous décrit B. Sère sont beaucoup plus élaborées et systématiques que celles proposées par la philosophie politique moderne pour résoudre le même problème. Et, d'ailleurs, a-t-on significativement avancé depuis les diatribes de Rousseau contre les brigues et autres associations ? Notre difficulté à assimiler la leçon que Koselleck nous a donnée dans *Le règne de la critique* permet d'en douter, sans parler des illusions que nous entretenons encore sur la capacité de l'État à fabriquer du tissu social ou à réparer ses déchirures.

- 9 Dans ce sens, la façon dont les constructions doctrinales décrites dans ce livre dissolvent *l'amicitia* dans la *caritas* via la promotion de l'intériorité du croyant devrait pouvoir inspirer les épigones de Foucault spécialistes des processus de subjectivation propres à la modernité européenne. Mais c'est une autre histoire.
- 10 Au total, le livre de Bénédicte Sère propose une synthèse érudite et agréable à lire, on y devine les jalons d'une œuvre future et on y aperçoit aussi des sentiers encore en friche. En outre, il a l'humilité d'une véritable enquête, c'est-à-dire d'une enquête qui ne se borne pas à vérifier des hypothèses mais qui consiste bien plutôt à en formuler à l'épreuve d'une confrontation avec des œuvres. C'est aussi sans doute pour cela qu'elle a un peu négligé les aspects historiographiques de son sujet, hormis quelques coups de griffes contre des études du ... XIX<sup>e</sup> siècle. Cette confrontation avec ces œuvres est d'autant plus remarquable du fait de leur statut. Redondantes, et restées inédites pour la plupart, c'est peu de dire que ces œuvres ne bénéficient pas d'un très fort coefficient de légitimité philosophique. Pour moi, le livre de B. Sère a déjà pris place entre celui de Michaud-Quantin sur *l'universitas*, celui de Gauthier sur la *magnanimité* et celui de Castan sur *l'honnêteté*.